Une course dans les Alpes par Samuel Aubert – article paru sous le titre : Dans les Alpes, dans la FAVJ du 26 juillet et du 2 août 1900 ; signé X nous pouvons néanmoins l'attribuer sans faute à S.A. –

DIVERS 26 VII 1900

Dans les Alpes.

Donc, ayant accepté l'invitation d'un ami lausannois, le 15 courant, nous prenions à Lausanne le train qui part pour Martigny, à 5 h. du matin. Le convoi est bondé d'excursionnistes de tous genres, depuis le simple amateur de grandes routes, jusqu'à l'ascensionniste armé du grand piolet. A Martigny la chaleur est accablante, et la diligence fédérale nous conduit oh ! combien lentement jusqu'à Orsières. De ce village, nous continuons à pied jusqu'à Praz-de-Fort dans le val Ferret. Praz-de-Fort ! ce nom évoque des réminiscences : le chevrier de Praz-de-Fort, Gaspard Gros, le touchant récit d'Eug. Rambert. On nous fait voir l'étable qu'habitait *Babi,* la chèvre préférée du petit Gaspard. Mais la cabane de Saleinaz, située à 2700 m. est notre objectif ce jour-là. Il est 3 heures, 5 heures sont nécessaires pour l'atteindre ; aussi nous partons. Nous suivons d'abord les moraines du glacier de Saleinaz qui descend à 1600 m., puis les pentes couvertes de rhododendrons qui dominent le glacier, semblable à un torrent furieux, aux ondes subitement figées en gigantesques séracs. Puis ce sont les éboulis de granit, les cailloux descendus des sommets voisins au travers desquels le chemin se perd.

Enfin la cabane apparaît ; plus que 15 minutes pour l'atteindre. Mais entre temps, un orage éclate, et c'est mouillés et transpercés jusqu'à la peau que nous franchissons le seuil

du refuge établi à cette altitude par la section neuchâteloise du club alpin. Le feu est allumé, les habits sèchent, la bonne soupe chaude embaume... pendant qu'au dehors le vent hurle et la pluie tombe. Un grog chaud encore et bientôt tous dorment bien tranquilles, enroulés dans de bonnes couvertures.

Le lendemain à 5 h. diane, temps magnifique, plus de nuages, et, c'est l'âme remplie d'une délicieuse émotion, que nous voyons se lever le soleil. Le coup d'œil est de toute beauté: l'aiguille d'Argentières, la Grande-Fourche, le Portalet sont successivement éclairés par les rayons de l'astre-roi, tandis que là-bas, dans la profondeur, le glacier de Saleinaz dort encore noyé dans l'ombre et le mystère. Et la voix des torrents qui grondent dans le lointain ajoute encore, je ne sais quel caractère de grandeur à la sublimité de cet instant.

Puis en herborisant et notant les plantes intéressantes de la région, nous redescendons sans hâte jusqu'à Praz de Fort où nous avons le plaisir de rencontrer un «combier», garde-frontière dans ce pays.

Le soir nous couchons à Ferret, tout au fond du val, dans une excellente petite auberge, pied à terre des touristes qui vont au St-Bernard, ou passent en Italie par le col Ferret. Et le lendemain, nous passons le col Fenêtre (2700 m.) qui conduit au St-Bernard. Le passage est très facile, d'abord des pentes fleuries où paissent des troupeaux de moutons, puis un petit plateau avec 3 lacs minuscules dont l'un encore couvert de glace.

Puis soudain, peu après le premier contour du chemin, on aperçoit la masse imposante de ses murailles grises. Situé à 2400 m. dans un site grandiose, il est habité pendant toute l'année par des religieux de l'ordre des Augustins pratiquant à l'égard des voyageurs de toutes conditions l'hospitalité la plus large et la plus désintéressée. Du côté suisse une belle route postale conduit à l'hospice ; du côté italien un simple chemin à mulets ; la route est en construction. Le bâtiment actuel date du XVI• siècle ; d'architecture très simple, il renferme une église, de très nombreuses chambres à coucher pour les voyageurs, une splendide chambre à manger, et des appartements pour les religieux. Un second bâtiment, situé vis à vis du premier est en construction depuis quelques années ; il sera tout entier aménagé en chambres à coucher.

Qui n'a entendu parler des chiens du St-Bernard, de ces vaillantes bêtes qui s'en vont à la recherche des voyageurs surpris par le mauvais temps ? Ce sont de magnifiques animaux au poil ras, à l'air pas rassurant du tout et que personne ne songe à caresser.

L'hospice du St-Bernard est visité par de nombreux touriste qui le choisissent comme but d'excursion, et nous nous y sommes trouvés en compagnie de quatre-vingt personnes environ sans compter les nombreux ouvriers italiens en passage. Mais de l'avis de chacun, le séjour au St-Bernard produit une impression d'isolement; personne ne s'y sent à son aise et ne désire y prolonger son séjour.

(A suivre.)

DIVERS 2/8/1900

Dans les Alpes.

(Suite et fin).

Le St-Bernard n'est qu'un lieu de passage et ne peut nullement être comparé à d'autres localités des Alpes servant de centres d'excursions; aucune haute sommité n'est située à proximité.

Nous faisons avant tout une course botanique et désireux d'explorer le haut du val Ferret, le 18, nous franchissons à nouveau le col Fenêtre de Ferret pour passer en Italie par le col Ferret. Le col Ferret, pourvu d'un bon sentier à mulets est un passage très fréquenté par les touristes qui vont de Suisse en Italie ou vice-verça; il sépare le val Ferret suisse où coule la Dranse de Ferret, du val Ferret italien arrosé par la Doire. Le temps était très beau, et la vue sur les cîmes et glaciers environnants de toute magnificence; voici d'abord à l'ouest, le Mont Dolent avec ses pentes neigeuses et ses arêtes déchiquetées; puis la terrible Tour Noire, gigantesque château-fort très difficile à gravir; au sud-ouest, ce sont les satellites du Mont-Blanc qui se détachent les uns derrière les autres sous un ciel d'une pureté idéale. Enfin, bien loin, vers le sud, deux cîmes imposantes s'offrent aux regards: la Grivola et le Grand-Paradis, situées dans les Alpes italiennes de Cogne. Mais si la vue générale du col Ferret est merveilleuse, la vue locale, celle que l'on a en descendant le versant italien du col est, comment dirons-nous, terrifiante. Le haut de la vallée est

large, presque horizontal, mais absolument dévasté par les blocs des moraines des glaciers du Mont-Dolent et de l'Aiguille de Triolet roulés par les torrents. Partout des blocs, semés sur le pâturage par le glacier ou le torrent et qu'à la prochaine crûe, l'un ou l'autre poussera plus loin. De pauvres mélèzes ont pourtant pu par-ci, par-là, trouver place dans ce chaos et font ce qu'ils peuvent pour vivre. De magnifiques glaciers presque suspendus sur votre tête se terminent sur le flanc droit de la vallée et alimentent la Doire de Ferret, un fleuve impétueux à Courmayeur déjà. A mesure que l'on descend, le Mont-Blanc (face sud-ouest) apparaît peu à peu et se détache des géants qui l'entourent; mais vu du côté italien, il est loin de produire la même impression de grandeur imposante, de majesté que vu des bords du Léman ou des flancs du Jura. A peine semble-t-il plus élevé que ses voisins? et pourtant regardons-le du Mont-Tendre, ce fier Mont-Blanc et nous verrons de combien il les dépasse ces satellites qui lui tiennent compagnie.

Nous arrivons à Courmayeur à 7 h. après une journée bien remplie et nous nous rendons à l'Hôtel du Mont-Blanc qui au dire d'un indigène, loge « les paysans, les petits messieurs et les grands messieurs ».

Courmayeur est un grand village situé tout au haut de la grande vallée d'Aoste, mais d'où on n'aperçoit pas le Mont-Blanc. Il est littéralement au pied de la cîme royale qu'une petite chaîne secondaire masque totalement. Les rues, les moindres ruelles, les places du village ainsi que celles des hameaux environnants sont décorées de noms pompeux et chaque bâtiment a

son numéro tout comme les grandes villes. La population parle essentiellement le français. La cité d'Aoste où nous passons le jour suivant, est déjà plus italianisée; on y entend couramment l'italien à côté du français. C'est une petite ville au caractère ancien et méridional; les rues sont étroites, mal pavées, creusées en cuvette au milieu de laquelle coule de l'eau qui entraîne ou n'entraîne pas les immondices. Ce n'est pas encore le tout à la rue du sud, mais...! La population est active, laborieuse et pleine d'égards pour le touriste. La vallée d'Aoste (Aoste, altit. 600 m.) a un climat presque méridional. Les blés sont mûrs et presque partout moissonnés.

Le maïs, la vigne sont cultivés sur une grande échelle : cette dernière, à la façon tessinoise, en berceaux supportés par de solides dalles de schiste. A Aoste même, et même beaucoup plus en amont, la vallée est très large et les pentes semées de hameaux pittoresques, de cultures de moissons mûres jusqu'à 1000m. et au-dessus. Les transports se font au moyen de grands chariots à deux roues traînés par des mulets. Même le transport des longues pièces de bois a lieu par les dits chariots et, nous avons vu en certain endroit un chargement si étrange que les pièces de bois dépassaient en avant et par-dessus les deux mulets attelés l'un devant l'autre. Dans les hameaux retirés, où par suite de la déclivité du terrain, les routes sont inconnues, tous les transports se font à dos de mulet ; c'est le cas, aussi dans le Valais. Le foin, en particulier est rentré de la façon suivante: il est mis en meules

ou bottes dont chacune est chargée sur le dos d'un mulet ; deux longs bâtons (pieux) sont plantés dans la botte, et marchant derrière l'animal, le conducteur guide ce dernier et tient la charge en équilibre à la manière de celui qui tient les cornes de la charrue. Les mulets des Alpes sont de vaillantes petites bêtes, on s'étonne des charges que ces animaux peuvent supporter et des chemins par où ils passent.

D'Aoste, nous rentrons en Suisse par le St-Bernard, avec le dessein d'explorer consciencieusement la vallée d'Entremont ; le 20 de bonne heure encore nous sommes à Bourg St-Pierre, dans l'exellent petit hôtel du *Déjeuner de Napoléon I*, où paraît-il, le premier consul s'arrêta quand il franchit les Alpes avec son armée, en plein hiver. C'est dans ce même village qu'a été créé le jardin de la Linnea, pour la conservation des espèces alpines.

Il y a deux manières de concevoir un voyage dans les Alpes : les uns ne rêvent que courses faciles, confort et luxe et de ce fait ils se rendent dans les stations à la mode, exploitées par l'industrie hôtelière et où pour eux, les jouissances seront toutes factices. D'autres, et nous sommes du nombre, préfèrent les chemins solitaires, dédaignés par le flot cosmopolite ; libres, indépendants, le sac au dos, ils iront au gré du hasard ou suivant un itinéraire combiné d'avance, admirant, jouissant véritablement par eux-mêmes, éprouvant de vives et saines émotions, perdus dans le monde des glaciers et des hautes cimes.

Le soir venu, ils coucheront à la cabane du club, dans quelque chalet ou auberge primitive, bien loins du monde, du bruit, mais le cœur content et l'esprit joyeux. Ils apprendront a connaître de près cette vaillante race de montagnards, ces solides Valaisans à l'âme fruste et simple, mais qui obligent notre admiration par la lutte sans fin qu'ils ont à soutenir contre les forces de la nature. On s'est plu à les dénigrer, ces braves gens, on a passé en revue leurs défauts, consacré leur ignorance, etc. Sans doute, ils en ont des défauts, qui n'en a pas ? Mais mettons-nous à leur place. Vivant en colonies isolées les unes des autres, enfermés dans le fond des hautes vallées, où l'école et l'instruction ne peuvent que difficilement déployer leurs bons effets, subjugués par une aristocratie cléricale rarement progressiste, ayant à soutenir contre le glacier, contre le torrent une lutte dans laquelle ils ne sont que trop souvent vaincus et forcément obligés de se résigner, est-il étonnant qu'à notre point de vue, ils soient restés en arrière ? Mais ces hommes, ce sont des âmes vaillantes, des lutteurs à qui la vie est rude et le repos inconnu. Cependant la civilisation avance et depuis quelques années des progrés immenses ont été faits dans le vrai sens du mot. Souhaitons ardemment qu'il en soit de même à l'avenir et que tout en se développant et s'instruisant, le peuples valaisan garde ses mœurs simples, ses habitudes de travail, d'économie et d'honnêteté X